Les Suisses dans l'hexagone

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **- (1997)**

Heft 102

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Marcello, sculpteur de la vie

L'étonnante épopée, de Fribourg à Rome, Naples et Paris, d'Adèle d'Affry, duchesse Colonna, une des reines du monde littéraire, politique et artistique des belles années du Second Empire.

Pierre Jonneret

La duchesse Colonna, par Courbet, pour qui elle fut «un instant une des sœurs du Parnasse…» (Musée des Beaux-Arts de Reims)

Les spectateurs qui fréquentent l'Opéra Garnier à Paris occupent généralement "leurs" entractes à déambuler en rangs serrés dans le grand foyer sous les ors impériaux et les plafonds des collègues d'Alexandre Cabanel ; les plus audacieux poussent jusqu'au petit foyer pour siroter une flûte de mousseux et caresser le buste anguleux de Maurice Ravel, dont le nez et les oreilles sont devenus tout noirs de ces hommages. Mais les romantiques et les initiés iront chercher le calme et la solitude au niveau de la rotonde des abonnés, auprès du bassin de marbre que surmonte la Pythie de Marcello, encadrée de flambeaux sous des voûtes à l'inspiration onirique.

Le Général Milans del Bosc, mélange de Don Quichotte et de Chat botté. (Musée de Fribourg)

La Pythie est un bronze délicat aussi précieux que la Petite Sirène de Copenhague. C'est une sauvageonne pleine de mouvement aux cheveux bouclés un peu fous et au visage un tantinet camus, presque renfrogné. Elle évoque irrésistiblement l'envol, le désir de liberté, les liens dénoués.

Marcello est bien sûr un pseudonyme qui, quoique masculin, cache une femme. Une femme étonnante dont la vie est un scénario à peine croyable. Elle s'appelle Adèle d'Affry. Elle est issue d'une des plus illustres maisons de l'aristocratie fribourgeoise. Celle dont les hôtels aux portes armoriées se suivent le long de la Grand-Rue à Fribourg. Elle est alliée aux Reynold, Boccard, Diesbach, Castella, Weck, Montenach… Son grand-père paternel, fidèle aux Bourbons, tint tête à Napoléon en lui refusant ses services lors des Cent Jours ; son grand-père maternel, le marquis de Maillardoz, fut massacré par les poissardes le 2 septembre 1792, à la Conciergerie, après avoir assuré la défense des Tuileries. Si sa mère, sa confidente jusqu'aux derniers jours, est une femme d'un extraordinaire caractère, son père, atteint du mal du siècle, est un personnage falot. Aquarelliste de petit talent, il ne sait que voyager, principalement en Italie. Adèle a six ans lorsqu'il meurt en 1841. Suicide, dira-t-on. Entourée d'une famille et d'amis fidèles, la comtesse d'Affry continuera de passer l'été à Givisiez, près de Fribourg, où est la propriété de famille et l'hiver à Rome ou Naples. Adèle apprend le dessin et

court les musées. Michel-Ange, poète de la vie, est son Dieu.
Jeune fille, elle est déjà très belle. Femme, elle le sera plus encore. Très grande, très blonde, elle a, comme l'on disait alors, un port de reine. Cultivée à l'extrême, elle s'exprime avec esprit et vivacité. C'est dire que la compagnie des salons de Fribourg ne lui plaît guère. Ce ne sont que propos compassés et lamentations de personnages qui voient disparaître leurs privilèges, monter la démocratie en Suisse, avec ce combat perdu du Sonderbund, et s'évanouir ce qui faisait leur gloire et leurs titres, le service à l'étranger. Déjà Mademoiselle d'Affry penche pour les idées libérales. Elle n'est pas encore l'amie de Thiers et de Courbet, ou celle des compagnons de Victor-Emmanuel, mais le grain est semé.

Duchesse à Paris

Cependant il faut vivre, et la famille d'Affry n'est pas riche, toujours en attente d'un hypothétique héritage. Madame d'Affry trouve les Suisses un peu lourds et les Français souvent légers. Adèle s'étant vouée à la sculpture à Rome, où elle est l'élève d'un élève de Thorwaldsen, sa mère, grâce à un précepteur suisse installé chez les Colonna, découvre le mari idéal en la personne d'un cadet de la famille, don Carlo. Il n'est ni riche, ni titré, mais l'illustre famille pense que cette alliance rajeunira son vieux sang. Le 5 avril 1856 le mariage est célébré. Déjà commencent les problèmes : Carlo intrigue pour obtenir ce titre qu'il n'a pas. Finalement, le Pape le fait duc de Castiglione Altibranti. Mais il faut payer. On commence à compter. La succession de Monsieur d'Affry tarde à se matérialiser : des terres à vendre en Artois. Les rentes du nouveau duc sont hypothéthiques. Et lorsqu'on part pour Paris, où Adèle a décidé de faire carrière, il faut se résoudre à une vie modeste en servant de garde-malade à une cousine un peu «dérangée», la princesse Torlonia. Mais don Carlo contracte une mauvaise fièvre, en fait la typhoïde. Il meurt sans avoir pu tester en faveur de sa femme. Le mariage avait duré huit mois.
Alors commence pour Adèle d'Affry ce qui sera son lot jusqu'à sa mort : plaie perpétuelle d'argent, petits hôtels, tuteurs et chevaliers servants, voyages en cures diverses pour soigner une gorge délicate. Difficulté principale : se faire un nom dans le monde de l'art alors qu'on est duchesse Colonna, et aussi se faire admettre dans la société, voire à la Cour, alors que l'on est une artiste. Mais Adèle se met courageusement au travail et produit ses premières œuvres significatives. Elle loue un atelier au n°1 de la rue Bayard, à l'angle opposé de la «Maison de François Ier» que le duc de Morny avait «déménagée» de Moret-sur-Loing (et qui y reviendra) et où s'élèvera plus tard l'hôtel de la famille Ferry. Elle se lie très vite à Thiers, Gounod, Mérimée, Claude Bernard, Delacroix et Carpeaux. S'inspirant des deux derniers, elle s'efforcera de traduire la vie et pour cela elle choisit le bronze de préférence au marbre. Mais le travail de la glaise est physiquement très dur, techniquement ingrat car il faut aller vite avant que le modelage ne sèche et s'effondre, coûteux car les praticiens fondeurs sont rares et hors de prix.
Adèle s'était déjà essayée au portrait sculpté sous forme de buste, mais sans grand succès. À Rome elle avait ébauché son propre buste et, de mémoire, celui de son défunt époux, mais sans ce génie spécifique de son art qui se développera plus tard. Paris l'invite, l'incite au labeur. Très vite, malgré son métier de rapin, ses origines suisses et sa nationalité vaticane elle se glisse dans les meilleurs salons où sa parenté lui donnait accès. Sa stature, son élégance y font merveille. Elle est vite de tous les bals et un soir de 1862, chez le comte Walewski, l'Empereur l'aborde et lui dit quelques mots en italien. Trois jours plus tard, chez Morny, ils se retrouvent, mais elle repousse le marivaudage du beau masque qui l'avait rencontrée. Chance d'autant perdue qu'elle ne lui cache pas ses sentiments libéraux. Elle n'en sera pas moins reçue à la Cour, invitée à Compiègne et à Fontainebleau. Mais l'Impératrice veille. En matière de relations amoureuses, Adèle d'Affry connaissait des inhibitions certaines, et c'est ainsi qu'elle ne sut jamais concrétiser avec ses prétendants et qu'elle finira sous la tutelle d'un colonel alsacien grincheux mais fidèle, le baron de Reinach.
Elle décide de préparer très sérieusement le salon de 1863. Elle y exposera trois œuvres, les bustes de la duchesse de San Cesario, acquis par Rossini, et du comte de Nicolaï, mais aussi et surtout la *Bianca Capello* qui sera son premier succès officiel et reparaîtra par la suite dans diverses expositions. *Bianca Capello* fut la maîtresse puis l'épouse de François de Médicis ;

La Pythie (Opéra de Paris)

La comtesse de Pourtalès en Phœbé. (F.M.)

Marcello en laisse un portrait d'un très grand classicisme aux traits presques grecs. Autant, d'ailleurs, ses portraits de femme sont hiératiques et presque figés dans leur expression, la *Bacchante Fatiguée* par exemple, autant ses portraits d'hommes, Thiers, le général Milans del Bosc, Carpeaux sont des modelages vivants comme Rodin, Germaine Richier voire Giacometti feront plus tard. Marcello n'échappe pas à la mode de l'orientalisme. Au salon de 1870 elle présente un *Chef Abyssin* qui l'imposera définitivement malgré l'hostilité de la critique et des milieux académiques qui se refusent à comprendre qu'on peut être duchesse et avoir du génie.

La défaite de 1870 la touche durement. Elle y perd son meilleur ami, le talentueux peintre Régnault, tué en janvier 1871 dans les rangs de la Garde Nationale. Elle déplore en secret la défaite de Napoléon III dont elle admirait sinon les goûts artistiques du moins les qualités d'esprit et la générosité des sentiments. Elle met en garde Thiers contre les débordements possibles de la République et le risque qu'il court à s'appuyer sur la gauche pour contrer les légitimistes. Le petit méridional peste mais pose néanmoins pour son buste. Plus tard, reconnaissant, il fera acheter le *Chef Abyssin* par le musée du Luxembourg. Le bail de la rue Bayard étant terminé, la duchesse loge d'abord chez une amie puis loue un appartement dans le nouveau quartier Hausmannien de l'Europe. Elle fait quelques aquarelles et quelques portraits, bien que Bonnat ne lui trouvât pas de talent de peintre. Par manque de ressources elle a du abandonner pratiquement la sculpture, ses bustes lui ayant coûté plutôt que rapporté. Elle avait pensé à un Guillaume Tell qui aurait pu être reproduit, mais cela n'avait pas abouti. *Bianca Capello* et l'*Abyssin* sont envoyés dans différents salons. Carpeaux, très malade, l'incite néanmoins à revenir à la sculpture. C'est à cette époque qu'elle produit le buste de la comtesse de Pourtalès réalisé en marbre par Narcisse Jacques. Une merveille qui annonce singulièrement l'Art Nouveau.

Succès tardif

1875, c'est enfin le grand succès. On inaugure l'Opéra de Garnier et la Pythie occupe la place que l'on sait sous le grand escalier. Négligée au salon de 1870, elle recueille cette fois-ci tous les suffrages dans son écrin romantique. La gloire d'Adèle d'Affry semble lancée définitivement malgré ses voitures de louage et ses robes déjà maintes fois portées. Invitée à l'Elysée, elle s'efforce, habituée de la simplicité de Thiers, de ne pas faire trop mauvaise figure devant le Maréchal de Mac-Mahon.

Le Chef abyssin, triomphe au Salon de 1870. (Musée du Luxembourg, puis Musée d'Orsay).

Elle fréquente Manet et sa belle-sœur Berthe Morisot. C'est tout l'Opéra frivole de cette presque fin de siècle. Les tutus et l'éclairage au gaz. Les abonnés et les Petites Cardinal. Mais Carpeaux se meurt et Marcello souffre de plus en plus de sa toux chronique. Reinach la surveille et la jalouse. L'argent manque toujours. Elle termine une tête de Christ, commandée par un évêque et qui ne lui sera payée qu'au rabais.

Claude Bernard, grand médecin qui ne croit pas à la médecine, lui conseille le climat de l'Italie et d'éviter Paris et Fribourg. Elle, que la famille Colonna avait mise à l'écart est maintenant bien accueillie à Rome et à Naples. L'asthme et l'emphysème la gagnent peu à peu. Un séjour à Venise se révèle catastrophique : humidité et puanteur de la lagune. Nouvelle cure, très pénible à Cauterets, séjour à Marseille chez la comtesse Pastré. Désespoir d'une vie ratée, d'une santé ruinée par les efforts d'un métier d'homme, ni mari, ni enfants. Exil perpétuel et vie d'hôtel. Thiers, l'ami de ses enthousiasmes, meurt en 1877. Plus rien ne l'attache à son passé. Elle passe un mois à Fribourg, un autre à Paris après un long séjour à Naples. Elle y retourne fin 1878 pour mourir à Castellamare, le sourire aux lèvres, le 17 juillet 1879. Elle avait 43 ans. «Je m'éteins brisée ; quelques-uns me devineront et Dieu, en me réunissant à tant de sublimes génies dont j'ai goûté les œuvres et la perfection ici-bas, me donnera la vision de la Beauté parfaite que j'ai toujours recherchée». Où trouver une plus belle épitaphe que dans le livre de Ghislain de Diesbach *La double vie de la duchesse Colonna* (Librairie Académique Perrin) dont nous avons tiré ce très partiel récit : *"Elle mourra vaincue par les forces mystérieuses qu'elle avait défiées, indifférente à un monde quitté avant qu'il ne l'abandonnât, seulement préoccupée du sort de ses œuvres, de ces bustes frémissants auxquels, dans sa conscience de grande artiste, elle avait donné le mouvement de la vie en sacrifiant la sienne".*